
Lucien CALVIÉ, *Heine/Marx. Révolution, libéralisme,
démocratie et communisme*

Uzès, Inclinaison Ed., 2013

Claude Mazauric



Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/ahrf/13219>

DOI : 10.4000/ahrf.13219

ISSN : 1952-403X

Éditeur :

Armand Colin, Société des études robespierristes

Édition imprimée

Date de publication : 1 juin 2014

Pagination : 213-215

ISBN : 978-2-908327-68-7

ISSN : 0003-4436

Référence électronique

Claude Mazauric, « Lucien CALVIÉ, *Heine/Marx. Révolution, libéralisme, démocratie et communisme* », *Annales historiques de la Révolution française* [En ligne], 376 | avril-juin 2014, mis en ligne le 11 juillet 2014, consulté le 22 septembre 2020. URL : <http://journals.openedition.org/ahrf/13219> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/ahrf.13219>

Ce document a été généré automatiquement le 22 septembre 2020.

Tous droits réservés

Lucien CALVIÉ, *Heine/Marx. Révolution, libéralisme, démocratie et communisme*

Uzès, Inclinaison Ed., 2013

Claude Mazauric

RÉFÉRENCE

Lucien CALVIÉ, *Heine/Marx. Révolution, libéralisme, démocratie et communisme*. Uzès, Inclinaison Ed., 2013, 185 p., ISBN 978-2-916942-38-4, 15 €.

- 1 Sous un format réduit et en six chapitres enlevés, voici un livre qui compte car il soulève de grandes questions qui portent loin, aussi bien sur le plan de l'histoire des idées depuis le début du 19^e siècle, que des modalités de la rémanence du modèle révolutionnaire français dans l'histoire contemporaine de l'Allemagne, plus généralement de l'Europe. L'auteur, Lucien Calvié, est un germaniste éminent, évidemment bien connu des historiens de la Révolution en raison de ses travaux antérieurs, notamment de sa traduction/présentation des textes de Marx sur la Révolution inclus dans le livre de François Furet, paru en 1986 chez Flammarion, mais surtout par un grand nombre d'articles savants, dominés par deux ouvrages majeurs : l'ancien, *Le renard et les raisins. La Révolution française et les intellectuels allemands (1789-1845)* (1989), et le plus récent, *Le soleil de la liberté. Henri Heine (1797-1856), l'Allemagne, la France et les révolutions* (2006). D'ailleurs, au cours de ses développements, l'ouvrage dont il est ici question revient sur les travaux antérieurs de l'auteur, dont il constitue à la fois une sorte de synthèse référencée et approfondie et en même temps une présentation distanciée de dimension très théorique. Dans un monde et à un moment où l'histoire des idées et l'effort de conceptualisation sont systématiquement méprisés sous l'effet du battage médiatique, la parution d'un tel livre devrait susciter, outre un sentiment de gratitude envers un éditeur courageux, l'intérêt de tous les historiens qui veulent dépasser le strict horizon de leur travail habituel pour regarder plus loin, sans craindre l'altitude !

- 2 C'est qu'en effet, il est question de beaucoup de choses essentielles et quasiment de portée actuelle dans cet ouvrage, comme une réflexion originale sur le substrat et les implications culturelles de la réunification de l'Allemagne après 1989 par référence aux conditions de son unification après l'échec de 1848, comme la conception du pouvoir révolutionnaire institué par Lénine après la Révolution d'octobre en Russie et la continuité de l'État qui en est issu jusqu'à l'effondrement ultime, comme la problématique de la « liberté » au regard de l'histoire de la Révolution française (incluant la période de l'Empire, comme l'entendait Hegel, précisément cité) et de la manière dont on en a décliné les acceptions pratiques, théoriques et politiques, après 1815. En outre, on retiendra le fait que le livre fourmille d'expressions heureuses dont on espère qu'elles prendront place dans les essais historiographiques à venir : ainsi est-il question de « l'expérience malheureuse de la teutomanie judéophobe (p. 43) » qui fut l'un des versants pesant lourd dans l'héritage séculaire de la « misère allemande », formule que redouble la stigmatisation proposée du « vieux nationalisme teutomane, francophobe et judéophobe toujours renaissant » évoqué page 147, dont on a connu en France, au temps de Vichy, quand les effets du « paroxysme nazi (p. 44) » s'étendaient à l'est sur toute l'Europe jusqu'à Léninegrad, Moscou et la Volga, et depuis mais en sous-main, la capacité de séduction auprès du versant droit de l'opinion publique française.
- 3 Le propos de Lucien Calvié est de revenir sur la nature profonde des relations entre le poète Heine et Marx. L'auteur rappelle à juste titre le différentiel générationnel qui les sépare : Heine est né en 1797 à Dusseldorf sur la rive droite (« prussienne ») du Rhin, Marx vingt et un ans plus tard, à Trèves sur la rive gauche (ci-devant « française ») et devenue prussienne après 1814. Il traite avec précision de leur commune filiation hégélienne par disciples interposés, notamment à travers la figure centrale de Arnold Ruge, et de leur admiration partagée et critique pour un penseur abusivement présenté comme le thuriféraire de l'étatisme prussien alors même, comme l'a montré le regretté Jacques d'Hondt (cité par Calvié) que Hegel n'a jamais cessé de se référer, à la France révolutionnaire qu'il exaltait déjà au temps de ses études à Tübingen mais qu'il pensait par la suite incarnée par le Napoléon-vainqueur, en qui il voyait le démiurge de la nouvelle Europe. Lié par l'amitié et une commune espérance, Heine et Marx se fréquentent à Paris en 1843-44 : l'un est un exilé qui considère la France comme son refuge, l'autre, Marx, dont le regard embrasse par la pensée et à la suite de ses déménagements, le nouvel espace de la mondialisation capitaliste et marchande de son temps. L'auteur insiste sur la proximité et la connivence qui marquent leurs relations : la reconnaissance de leur judéité originaire, rejetée par Marx, acceptée avec fierté et en un sens culturel par Heine, leur incroyable savoir littéraire et philosophique (dont témoignent les volumes de la monumentale « correspondance Marx-Engels » et les œuvres de Heine, écrites en français comme en allemand et abondamment évoquées et citées par Calvié), leur admiration partagée pour la combativité, le courage et la fraternité manifestée à leurs compatriotes, par les ouvriers et artisans « communistes » et républicains parisiens, leur empathie pour les milieux populaires, etc. Mais l'essentiel est consacré à ce qui séparera selon deux trajectoires différentes le parcours idéologique et politique de Heine et de Marx après l'échec terrible de la révolution de 1848 : la question du mode de production capitaliste pour Marx qui devient l'objet de son immense travail de recherche, la question de la révolution politique et démocratique support de tous les possibles à venir, à laquelle Heine demeure fidèle comme au premier jour. Le « communisme », figure ultime d'une démocratie enracinée dont Heine se dira l'adepte à la fin de sa vie, se montre bien différent de celui de Marx

pour qui, négation de la négation, le communisme est d'abord la vérité pratique du mode de dissolution par la lutte des classes des rapports sociaux qui fondent historiquement, c'est-à-dire dans l'espace structurel du temps, l'accumulation du capital et la transformation de toutes les valeurs d'usage en valeurs d'échange. Lucien Calvié a raison de mettre l'accent sur cette différence fondamentale.

- 4 Cette même démarche de l'auteur le conduit à aborder au chapitre VI la fameuse question de la « coupure de 1845 » dans la construction de la pensée marxienne, coupure théorisée par le philosophe Louis Althusser dès 1965 dans *Pour Marx*, mais reprise et fortement repensée par la suite par lui-même et par nombre de commentateurs. Lucien Calvié y voit un « saut périlleux, voire mortel (p.170) » qui conduira aux plus extrêmes errements du « marxisme » par contraste avec l'idéal de démocratie libertaire, inspiré de l'exemple de 1789 et de ses suites, qui avait nourri depuis 1830 jusqu'à l'effondrement de 1848, les luttes transitionnelles vers un nouvel état des choses (on retrouve ici Ruge mais aussi beaucoup d'autres, tantôt issus du mouvement jeune-hégélien, tantôt sortis des luttes libérales et nationales à l'instar de Mazzini en Italie ou à Londres etc., que Marx et Engels critiquent dans le *Manifeste du parti communiste* paru à Londres en janvier 1848). Pour ma part, je ne partage pas ces vues en rappelant deux choses : la première, relative à la démarche d'Althusser qui fut si féconde par ses effets, la seconde portant sur la question du « marxisme ». L'énoncé du concept de « coupure » chez Althusser, peu à peu sorti de tout un processus de découverte de l'œuvre de Marx, relevait moins de l'expérience politique du philosophe que de sa volonté de démarquer le moment-Marx de la pensée théorique, de l'espèce de continuisme idéologique qui en faisait une nouvelle version de l'humanisme théorique hérité de l'*Aufklärung*. Ce faisant, Althusser importait méthodologiquement dans l'histoire des idées un concept opératoire puisé dans les travaux de l'épistémologie française (Bachelard, Koyré, Cavaillès, etc.). Il en reconnut ensuite les limites, notamment au regard de l'histoire elle-même mais aussi pour avoir « oublié » l'aspect déterminant de la lutte des classes dans le processus de séparation de la science et de l'idéologie à laquelle procède Marx, conduisant à ce que ladite « coupure » conduise à mettre en valeur la distinction déterminante entre science et idéologie. Il n'est donc pas faux comme l'indique Calvié dans son chapitre V, de montrer toute l'importance du moment 1848 dans l'approfondissement du concept de « coupure », mais il reste que la proposition althussérienne se fondant sur le texte de *L'idéologie allemande* (connu tardivement, en 1930) et aux *Thèses sur Feuerbach*, eut le grandissime mérite de mettre l'accent sur ce qui est devenu l'essence même de la « pensée-Marx », bien plus que du « marxisme » successif à quoi il me semble que Lucien Calvié, réduit un peu trop la dimension critique, inventive, réitérative, du Marx de la maturité, le Marx du *Capital* et des grands textes historico-politiques qui furent composés de 1850 à 1883. De là découle ma seconde réserve : « marxisme » ? Pourquoi pas : depuis un siècle et demi, l'appellation a trouvé son usage courant et le champ conceptuel de l'objet ainsi qualifié s'en est démesurément étendu. J'ai moi-même eu recours en 2009 à ce désignant dans un ouvrage que Lucien Calvié cite dans sa bibliographie. Mais précisément, cela signifie que dans son élaboration, la pensée-Marx, dans sa complexité problématique et critique, ne se résout pas à ce que nous en dit le prétendu « marxisme », ensuite et *ipso facto* que le « marxisme » lui-même s'avère infiniment plus divers et créatif que ne le supposent ceux qui le croient tout entier contenu dans les diverses vulgates : mieux vaut donc repartir de Marx lui-même et de celles et ceux qui s'y réfèrent. Reste que le souci qui inspire Lucien Calvié dans la conclusion de son livre, de fonder une « science

de la liberté » sur une juste intelligence de la dialectique historique, d'une prise en considération solidement informée du réel, demeure une problématique essentielle. Je note, en outre, que dans la comparaison qu'il établit entre la pensée de Hegel et la critique qu'en faisait Marx (cf p. 102-106), tout comme Jean-Paul Sartre depuis *L'être et le néant* (1943) jusqu'à *Critique de la raison dialectique*, l'auteur recourt à l'emploi du mot *réalisme* dans l'acception de *matérialisme* ; peut-être, comme Sartre lui-même, le fait-il pour marquer son rejet du « matérialisme dialectique » qu'Althusser revendiquait ? En ce cas, la science de la liberté à laquelle il aspire relèverait moins de la nécessité que du vouloir subjectif : nous approchons ainsi de ce « matérialisme aléatoire » auquel le dernier Althusser se serait rallié, si l'on en croit quelques-uns de ses derniers disciples. Figure assez fréquente de l'ironie de l'histoire !

- 5 Anecdote : il y a une trentaine d'années, une étudiante allemande originaire de Constanz venue à l'université de Rouen, à qui je parlais de Heine et du jeune Marx, me déclara candidement : « Je ne sais rien de Marx et je croyais que Heine n'était pas un poète allemand mais un auteur juif qui écrivait surtout en français ». Le simple souvenir de cet échange me conduisit à dire que le livre de Lucien Calvié dont la lecture m'a passionné (et toute son œuvre antérieure) peut assurément ne pas convenir à des adolescents fatigués. Mais il est d'une importance telle qu'il ne devrait jamais échapper à l'attention d'historiens de la Révolution française, elle-même saisie dans la longue durée de ses effets, dignes de ce nom.